

# **Badische Landesbibliothek Karlsruhe**

**Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe**

## **Excursions sur les bords du Rhin en Hollande et en Belgique ...**

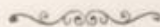
**Chaumont**

**Limoges, [1858?]**

III.

[urn:nbn:de:bsz:31-125034](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-125034)

### III.



*Carlsruhe.* — Promenade matinale. — Marché, costumes, soldats. — Château ducal. — Le dôme de plomb. — Durlach. — *Heidelberg.* — La Vallée du Necker. — Jetta la Magicienne. — Départ pour les ruines. — Un cicerone de vingt ans. — Longue série de Palatins. — Les Merveilles du Château. — Légende du Fantôme. — Heidelberg au grand jour, Heidelberg au clair de lune, Heidelberg au lever du soleil. — Clara Detten.

Ah ! on se permet de me comparer à un tourbillon ! C'est bien : pas un mot de reproche, pas la moindre récrimination, pas un geste, pas un souffle de vengeance !

Du calme, mon ami, mon bon Émile ! prouve à ce Clown, qu'en faisant mieux encore que lui les culbutes et les pirouettes, j'ai d'aussi bons yeux sous le cerveau, et tout autant d'idées dans l'âme.

D'ailleurs ma bonne mère est là, c'est tout pour moi. N'est-elle pas mon phare lumineux ? Sous sa lumière bienfaisante et généreuse, je vais dire d'inspiration ce que j'ai vu, et l'on jugera si j'ai tout observé !

Lorsque nous arrivons à *Carlsruhe*, la nuit est des plus noires. Les étoiles brillent bien aux cieux, mais l'éclat que projette le gaz de l'embarcadère, à notre descente des wagons, ne nous permet de voir vers la ville que le noir le plus sombre. Nous nous trouvons, du reste, sous une allée de hauts arbres, qui ferment la ceinture de la capitale du grand-duché de Bade, ce qui ajoute à l'illusion.

M. Verbedur prend un porteur qui doit nous conduire à l'hôtel d'Angleterre.

Après avoir franchi l'une des portes de la ville, nous nous trouvons dans la rue principale, semée d'obélisques, de pyramides et de statues. Et, comme le silence le plus sépulcral règne à cette heure, c'est à se croire dans un tombeau. Heureusement un roulement de tambours, éloigné, nous prouve que nous ne sommes pas seuls vivants dans cette enceinte mortuaire.

D'ailleurs, voici l'hôtel. Quelle splendeur ! Quels feux éblouissants ! Avec cela vingt

valets, marchant à la suite du maître, grand gaillard de six pieds, viennent à notre rencontre. On voit bien que nous sommes à l'hôtel d'Angleterre !

— Grand merci, monsieur, dit l'hôtelier à maître Verbedur, d'avoir préféré à tout autre mon hôtel de la Croix-d'Or...

— Mais je vous ai dit de me conduire à l'hôtel d'Angleterre... fait notre précepteur, en se tournant vers le guide.

Celui-ci se garde bien d'avoir l'air de comprendre. Pour nous, nous comprenons parfaitement. Il est tout près de minuit, nous demandons un souper, que l'on sert dans nos chambres, et nous restons.

On peut dormir très-tranquillement à Callsruhe. Nul bruit ne trouble votre repos. Aussi nous faisons si bon usage du lit, qu'il faut et les rayons d'un soleil brûlant qui frappe aux fenêtres de notre dortoir improvisé, et les paroles sacramentelles de maître Verbedur pour nous réveiller. Mais alors ce sera à qui sera le plutôt prêt.

— Après votre prière, mes amis, nous dit M. Verbedur, avec une tendresse que les bonheurs des vacances font épanouir, vous descendrez, et, vous trouvant sur une place où se tient un marché, vous chercherez et me verrez...

— Il suffit, mon cher maître ! m'écriai-je.

— Allez toujours, s'écrie Julien, et que Dieu vous ait en sa sainte et digne garde !...

— Nous vous reconnâtrons à votre panache blanc ! ajoute Fernand.

— On le trouve toujours sur le chemin de l'honneur ! dit à son tour Gustave.

Réné est le seul qui garde le silence. Il a l'air de chercher dans son lit ou sa voix égarée ou son sommeil perdu.

Bref : une demi-heure après, nous allons, nous venons sur la place principale de Callsruhe, que décore une pyramide fort basse, avec ce seul mot :

#### GUILLAUME.

Pour votre gouverne, ce Guillaume est le margrave, fondateur de la ville, et on lui a élevé ce monument par reconnaissance. Car il faut que vous sachiez de suite que Callsruhe est une cité toute moderne. En voici l'histoire en deux mots :

Le margrave Charles-Guillaume, petit-fils de la fameuse Sybelle dont on nous a parlé près du château de Rastadt, homme savant, mais tout de plaisir, avait sa cour à Durlach, et son château de chasse était placé à quelque distance près de la forêt de Hartwald. Or, c'était un Sardanapale au petit pied, que mons le Margrave : non-seulement il aimait les beaux palais et les grandes constructions, ce qui ne plaisait guère aux citoyens de Durlach, gens ennemis de tout progrès, mais il aimait sur toutes choses son plaisir. Un jour, qu'après une longue chasse, il se trouvait fort fatigué, l'envie lui vint de se coucher à l'ombre d'un chêne, sur les mousses fraîches des bois. Un prince, qui désire, exauce son

vœu sans retard. Charles-Guillaume dort donc si fort et si bien, qu'à son réveil, il sourit, rasséréné par la belle et riche nature qui l'entourait, et se dit :

— Les gens de Durlach sont des manants ! Ils trouvent mauvais tout ce que j'invente pour mon plaisir et mon caprice ; j'ai bien envie de leur jouer un tour de ma façon. Voici mon château de chasse là-bas, et franchement il ne manque pas de mine : si je tirais sur sa façade une avenue perpendiculaire, puis une, deux rues de chaque côté de cette avenue perpendiculaire, puis encore d'autres entre chacune d'elles, j'aurais une cité affectant la forme d'éventail, dont mon palais serait le centre, et l'idée serait charmante, car de mes fenêtres je verrais tout ce qui se passe dans ma capitale. Là seraient mes distractions et mes plaisirs. Fatigué du spectacle, j'ouvrirais les fenêtres de l'autre façade du même palais, et face à face alors avec la belle nature, et les trente-deux allées convergentes avec ma résidence, et taillées dans les hautes futaies de mon parc, je retrouverais la solitude. Tout près de mon château j'aurais un théâtre, à gauche ; à droite, je mettrais un jardin botanique. Ici j'ouvrirais un musée ; là je fonderais une académie. Oh ! quelle mine ferait mon monde de Durlach ! Au fait, je puis réaliser ce rêve : je n'ai qu'un mot à dire... Je le dis ! Sur ces belles pelouses, à la place de ces arbres, je vais élever une ville, et puisque j'ai si bien reposé en cet endroit, ma nouvelle cité aura nom Carlsruhe, *Repos du Roi* !

Ainsi fut dit, ainsi fut fait... En 1715, à la place d'une belle plaine d'une lieue et demie de long, à l'est du Rhin, s'éleva la ville rêvée par le margrave, ayant la forme d'éventail, ouvert dans l'angle du château. Onze rues y aboutissent, en lignes concentriques, et traversées par quelques autres rues fort grandes.

La plus intéressante est la rue Charles-Frédéric, qui, de la porte d'Ettinghen mène en droite ligne à la résidence du roi. C'est elle qui, cette nuit, nous offrait l'apparence d'un cimetière. D'abord elle montre un obélisque, surmonté du buste du grand-duc Charles, avec cette inscription :

AU FONDATEUR DE LA CONSTITUTION, LA VILLE DE CARLSRUHE.

Ensuite, au centre de la rue, à l'endroit où elle est coupée par une autre rue, espace qui sert de marché public, se dresse la pyramide Guillaume dont j'ai parlé.

Enfin, à l'extrémité de cette rue, s'ouvre la belle place du château, entourée de vastes arcades, dans le style de notre place du Palais-Royal, à Paris, et décorée d'angers. Là aussi apparaît, dans l'alignement des autres monuments, la statue en bronze du grand-duc Frédéric, par Schwanthaler. Sur les quatre côtés du socle, on voit des figures représentant les quatre grands cercles du grand duché... On lit aussi cette légende :

*Le grand-duc Léopold à son père le béni !*

Nous voyons tout cela, mais d'un rapide coup-d'œil, car, selon l'ordre, nous nous arrê-

tons sur la place du marché, pour y chercher notre illustre maître. Mais M. Verbedur est devenu pour nous un mythe, un sylphe : nous ne l'apercevons pas. En revanche, les paysans, les paysannes, les soldats de la garnison, les dames en costume du matin, les naïfs bourgeois affluent de toutes parts. Le costume de toute cette foule n'a rien de saillant : nous pourrions nous croire au marché de quelque bonne ville de France, n'était le langage que nous n'entendons pas.

Passent cent cadets, tout fiers de leur uniforme un peu étriqué, car j'apprends que Carlsruhe a une école de cadets ; se montrent quelques officiers de cavalerie ; les schakos prussiens pullulent de toutes parts... mais nulle part de Verbedur. Mes camarades achètent des fruits ; moi, j'achète des fleurs pour les offrir à ma mère ; nous allons voir les boutiques de gravures, d'orfèvrerie que font briller leurs vitrines. Puis enfin, me mettant à l'écart, je glisse par une rue voisine et je gague l'hôtel pour aller saluer ma mère.

Mais voici que des chants délicieux frappent mon oreille : l'orgue les accompagne. Je lève la tête, je suis à la porte d'une petite chapelle. J'entre, et sans transition, me voici en face d'un ministre plus ou moins quaker, agenouillé dans sa chaire, et d'une assemblée protestante exclusivement composée de femmes. Ce qui me surprend le plus, c'est que M. Verbedur est là, au milieu, debout, comme un homme admis à la pénitence publique. Je juge la position : le digne chrétien croyait entrer dans une chapelle catholique, comme moi-même, et il s'est pris dans une ratière. Et là, ne voulant pas braver les huguenots, il se tient dans une posture humble et résignée qui me donne bien envie de rire.

— Mon ami, me dit-il bien bas, sors le premier, je te suivrai, et tu me tireras ainsi d'une fausse position...

Jamais oiseau mis en cage ne fut plus heureux que mon précepteur respirant l'air de la liberté.

C'est alors moi qui lui fais les honneurs du marché, où je raconte l'aventure à mes camarades, et nous demandons à M. Verbedur le prix de sa rançon. Il nous achète à chacun une belle vue de Carlsruhe, et s'exécute ainsi de bonne grâce. Puis nous allons au déjeuner.

Nous y sommes seuls : une famille anglaise vient cependant s'asseoir à nos côtés, et c'est avec une surprise agréable que nous voyons les jeunes ladies faire le signe de la croix avant et après le repas.

C'est tout bonheur de se trouver avec des frères en religion, et bientôt les sympathies s'établissent lorsqu'on est assis ensemble sous la croix de Jésus. Aussi ma mère est-elle bientôt en relation avec ces dames.

Mais nous sommes obligés d'interrompre cette bonne harmonie. N'est-il pas nécessaire de connaître la ville, et d'en voir les curiosités ?

Déjà mes amis sont sur le perron de l'hôtel, et attendent. Nous partons.

D'abord, en somme, Carlsruhe se distingue par la régularité de ses maisons, qui, toutes doivent être construites d'après un plan uniforme; par ses rues larges, éclairées et garnies de trottoirs en dalles; et par ses belles portes, dont la première, la porte d'Ettlinghen, est un modèle d'architecture grandiose.

Nous retraversons le *Markt-Platz*, pour aller voir l'Église protestante qui en est voisine, et dont le dôme est supporté à l'intérieur par douze colonnes de l'ordre corinthien, et dont seize tableaux font l'ornement principal.

De l'Église protestante nous passons à l'Église catholique, qui est éclairée par le haut, et surmontée d'une coupole de cent pieds de haut sur autant de large. L'entrée principale est décorée d'un portique formé de huit colonnes d'ordre ionique.

Tous les cultes ont leur temple: voici maintenant la synagogue, qui est bâtie dans le style oriental.

Mais la véritable curiosité de la ville est le château même, *Hochberg*, car tel est son nom. Lorsque nous y arrivons, je ne sais pour quel motif l'entrée nous en est refusée. Heureusement un des ministres du grand duc peut-être, en tout cas un fort obligeant personnage, satisfait de notre bonne mine, et tout en serrant sous son bras son large portefeuille rouge, donne des ordres pour que l'on nous reçoive, et que l'on nous fasse les honneurs de la résidence grand-ducal.

Donc nous entrons, conduit par un majordome qui s'explique en très-bon français, et qui a toutes les manières d'un vrai serviteur de Versailles. Je ne vous décrirai pas les salles et les galeries. Vous n'avez pas été sans voir dans notre France quelque palais de ministre, d'ambassadeur, de banquier, ou peut-être Compiègne ou Meudon? C'est cela. Mais comme madame de Malboroug, lorsque son digne époux s'en va-t-en guerre, nous gravissons, non sans payer ici et là, l'escalier qui monte à la fameuse Tour de Plomb. C'est le dôme qui, couvert de ce métal, lui a valu ce nom. Là, une vue des plus ravissantes se montre à nous.

D'un côté, la ville en éventail, avec ses rues splendides, les clochers et les coupoles, la tour de l'hôtel-de-ville, le théâtre de la cour, l'un des monuments les plus remarquables, la bibliothèque, le cabinet grand-ducal des antiquités et des médailles, la pinacothèque ou galerie de peintures, l'académie, les portes de la cité, les obélisques et pyramides placés en jalons, et le plus délicieux panorama de plaine qu'il soit possible de voir.

De l'autre côté, les jardins, le jardin botanique, les pièces d'eaux sur lesquelles jouent des cygnes, des pelouses immenses, les hauts bois s'étendant à perte de vue, et coupés de trente-deux allées s'ouvrant en éventail comme la ville; puis Durlach, la ville rebelle, la ville abandonnée, faisant la grimace à sa rivale, et pourtant, quoiqu'à contre cœur, lui envoyant ses eaux dont Carlsruhe est privée, et se rattachant à elle par une

magnifique avenue tirée au cordeau, longue d'une lieue, et dont les peupliers d'Italie sont d'une hauteur et d'une beauté incomparables.

Nous retrouvons là nos ladies, et leur mère, et leur père. L'Anglais nous signale, dans le jardin du château, le monument érigé en l'honneur du poète Hebel, mort en 1826.

A notre tour, nous lui montrons le bel effet produit par la ruine d'une vieille tour qui couronne la colline dite le *Thumberg*.

— Oh! yes, nous dit l'Anglais, moa avoir viou de près la tiour. Moa avoir été à Diourlach, là, et viou les anquioutés romaines triouvées siour ce colline! moa aimer biau coup les antiquioutés!...

Après avoir vu à distance le jardin de la Margravine Amélie, les bains de Beierthein, la maison de promenade, et contemplé l'immensité de l'horizon vaporeux que baignent les chauds rayons du soleil, nous descendons pour circuler dans la ville. Là je ne vous citerai plus que l'académie des Beaux-Arts, construite en 1843, par l'architecte Huebsch, dans le style bysantin. Sa grande façade nous montre les statues de la poésie et de la peinture, et dans les lunettes celles de Raphaël, de Michel-Ange, d'Erwin de Steimbach, dont on a parlé, de A. Durer, de Vischer, etc.

Reposez-vous avec nous, lecteurs, et à demain le récit de ce qui nous attend ailleurs.

Nous quittons Carlsruhe le lendemain. La nature est toujours parée comme pour une fête, et c'est une si belle fête, en effet, pour nous que les vacances! Délicieuse idée que vous avez eue, ma honne mère! Aussi, comme je vous aime, et comme je travaillerai bien pour vous récompenser à mon tour!

Après avoir enfanté les merveilleuses montagnes de la Suisse, à laquelle nous tournons le dos, la main du Créateur semble avoir voulu se reposer dans son œuvre en ne produisant plus, comme contraste, que les beautés ravissantes, et plus douces à l'œil, du duché de Bade. A part quelques collines sur notre gauche, la droite du Rail-Way ne nous offre que de vastes plaines.

Bientôt nous traversons *Durlach*, mais nous ne visitons ni son château désert depuis 1715, ni sa galerie d'antiquités romaines, choses dont je suis bien friand cependant.

Nous voyons ensuite le *Stahlbuhl*, plaine presque stérile, où au moyen-âge se rendaient les jugements publics.

Ensuite nous atteignons *Brucksal*, ancienne résidence des princes-évêques de Spire. Nous remarquons le grand château de plaisance dit la *Réserve*, l'ancienne église du xv<sup>e</sup> siècle, avec les tombeaux des princes-évêques, et enfin une grande maison pénitentiaire.

Il est bon de vous dire que nous ne voyageons pas comme le commun des martyrs. Notre wagon n'est autre qu'un vrai salon, sans compartiments aucuns, fi donc! C'est bon pour la France. Ici nous sommes mieux traités. Ce susdit salon a tout autour des divans, de sorte qu'au milieu reste un grand espace vide qui nous permet d'aller, de

venir, voire même de sortir, car la porte reste ouverte, et en avant se trouve comme un perron orné de balustrades. On se place là comme à un balcon seigneurial, et, pour peu de courtoisie que vous ayez, vous pouvez saluer les serfs, paysans, ou curieux qui vous regardent passer. J'aime beaucoup ce genre de voyager : il y a tout plaisir. Vive le grand duché de Bâde !

Mais, silence ! voici le village de *Mingolsheim* où, en 1622, Tilly fut battu par le général de Mannsfeld. Puis, à gauche, ne découvrez-vous pas le manoir de *Kisslau* ? C'est à cette heure une prison d'État. Enfin voici *Wiesloch*, puis *Saint-Ilgen* ; le chemin tourne, et l'on nous annonce *Heidelberg*.

Heidelberg ! charmante vallée du Neckar ! salut ! C'est à vous que je dois les plus beaux plaisirs de mon voyage : aussi je vous garde un bien doux souvenir ; je sens que je vous aime, et qu'un jour j'aurai le besoin de vous revoir encore.

Avant de rien dire d'Heidelberg, permettez-moi, cher lecteur, de vous donner un conseil. Si jamais vous faites à notre livre l'honneur de le prendre pour guide, suivez l'avis que je donne ici ; et, allant prendre gîte à l'hôtel Schreider, demandez la chambre n° 7, que j'ai occupée pendant trois jours, et où bien des rêveries ont halluciné mon cerveau. Nulle part ailleurs mieux que là on n'a joui de plus belle vue. L'embarcadère est tout près, mais ceci n'est rien. A distance, le Rhin ; à votre gauche, le Neckar ; en face la ville d'Heidelberg ; et au-dessus, les admirables ruines de son château ; enfin, à droite, la Forêt-Noire, le *Geissberg*, le *Königsthul*, avec sa tour élancée, et vers Bâde, le *Mont Tonnerre*, qui dentelle l'horizon de ses croupes arrondies.

A l'époque où Velléda, la vierge des Bructères, se rendait célèbre au point de s'attirer une espèce de culte par toute la Germanie, une magicienne du nom de Jetta, fit aussi retentir de paroles prophétiques les rochers et les bois de ce promontoire du *Geissberg* qui surplombe le Neckar. Dès-lors on ne le nomma plus que le *Jettenbulh*. Ses prophéties acquirent promptement une grande renommée au séjour de la magicienne Jetta. De toutes parts on accourut à la vallée du Neckar pour la consulter ; mais elle se laissait voir fort rarement, et encore était-ce par une fenêtre de l'espèce de sanctuaire qui lui servait de retrait. Alors elle rendait ses oracles, et prononçait en vers mystérieux les arrêts du sort.

Un soir que déjà les feux du soleil, prêt à descendre derrière l'horizon, doraiént la terre de teintes embrasées, Jetta sortit de sa demeure ; elle semblait inspirée par la beauté de ce tableau. Sa voix avait quelque chose de sublime dans ses accords, car elle chantait, et l'on crut que le livre de l'avenir déroulait devant elle les brillantes destinées promises à sa colline aimée.

Elle voyait une famille illustre se plaire un jour aux lieux qu'elle même affectionnait : aussi lui prédisait-elle une grandeur toujours croissante, et des palais qui s'y multiplieraient avec les générations.



La solitude de sa vallée, transformée en une cité fameuse, devenait dans ses vers harmonieux le berceau des études en Allemagne ; elle prédisait même sa célébrité sous la succession de personnages éminents en tous genres, et dont les talents en feraient la patrie du savoir et des lumières.

Tel on entend le cygne préluder à ses derniers moments par la plus douce mélodie. Ces hymnes prophétiques devinrent aussi pour Jetta le chant funèbre du cygne.

Pleine de si grandes images, la magicienne s'égara dans les sentiers où elle aimait à fuir le commerce des hommes. La nuit vint, et alors une louve qui allaitait ses petits dans ces lieux inaccessibles, se jetant sur elle, la dévora, tout près d'une source qui sortait de terre.

De ce moment la colline prit le nom de Jettenbulh, et la source, celui de *Wolfsbrunn*, Fontaine-du-Loup.

Une autre tradition dit qu'un duc des Francs, Anthyse, habitait cette contrée, en 510. Pour l'amour de sa femme Jutha, de la famille des comtes de Graichgau, il aurait fait bâtir un burg sur la colline en question, ainsi qu'une chapelle à une demi-lieue plus loin, au hameau de Schlierbach, et de là le nom de Jettenbulh, créé pour l'emplacement du château, en mémoire de l'épouse du duc.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'à cet endroit même le magnifique château d'Heidelberg fut bâti par les princes et électeurs, aujourd'hui sur le trône de Bavière.

Sa première fondation date de l'an 1300, et en 1804, il était encore leur propriété. Mais la paix de Lunéville, en incorporant les contrées palatines du Neckar au grand-duché de Bâde, a donné Heidelberg au grand-duc de Bâde.

Le château de Heidelberg n'a pas toujours occupé la place actuelle. Il était jadis sur la pointe la plus avancée vers l'ouest de la montagne du Petit-Geilsberg; mais ce lieu n'avait de remarquable que la beauté de ses vastes points de vue, et surtout aux heures du coucher du soleil. Un vallon froid et rude, qui en défend l'abord, ajoutait beaucoup à la grandeur du spectacle. En effet, on cherche lequel contraste le plus merveilleusement alors, ou de ses sombres profondeurs avec la clarté de l'horizon, ou de la solitude hérissée de rochers qui l'environne, avec la vie et la richesse d'un paysage dont l'œil ne découvre les bornes qu'au pied de la chaîne des Vosges.

Voilà ce que j'apprends du château de Heidelberg, et je vous assure que j'ai hâte d'entendre dire que nous allons le visiter. Mais, hélas ! le soleil est si brûlant, nos stupides estomacs réclament si avidement le dîner, il nous est même si nécessaire de prendre des bains, qu'il faut patienter et attendre. Aussi vous avouerai-je que je suis de très-mauvaise humeur : je vais de nos chambres au jardin de l'hôtel, du jardin aux galeries, des galeries, où je ne vois que d'insipides et froids anglais, sans parler de leurs plus intolérables anglaises, je retourne à ma fenêtre où, au moins je puis de loin contempler mes belles ruines vers lesquels mon cœur me porte. J'aime les ruines, j'aime la belle nature, j'aime

tout ce que Dieu a fait grand, a fait noble, a fait beau. Que voulez-vous? Je suis ainsi : prenez-moi tel.

Enfin nous nous sommes repus : il est quatre heures, nous partons. Je précède la bande. Julien péroré, Gustave fredonne, Fernand cueille des fleurs, et René rumine. Pour ma mère, elle cause gravement avec M. Verbedur.

Nous suivons d'abord une délicieuse avenue, toute plantée de tilleuls et de platanes, toute capitonnée de jardins et d'hôtels, de villas et de bosquets. Je remarque pour la première fois, qu'ici, les vitres des maisons sont convexes, et jettent des reflets auxquels mon œil n'est pas accoutumé. Puis, laissant à notre gauche la vieille ville d'Heidelberg, dont les clochers et les flèches nous apparaissent à travers les arbres de notre route, nous gravissons une rue toute pavée, bordée de masures, peuplées de milliers d'enfants hâves et mal vêtus, et de commères qui nous harcèlent de leurs demandes. Tout au moins, à défaut de fortune, ont elles la probité : car ma mère a laissé tomber un mouchoir fort riche et très-précieux, et l'une de ces femmes le lui rapporte sans retard. Pour mon compte, je puis dire n'avoir jamais vu tant d'enfants, blonds à faire envie aux anges, réunis en un même lieu. Il est vrai que la montée est d'une longueur interminable, et que la population pauvre est agglomérée sur ses talus.

Enfin nous atteignons la haute plate-forme, et bientôt, à travers les bosquets et les hauts arbres, nous apparaissent les ruines.

Voici tout d'abord la tour des Géants, porte principale du château, ayant encore de lourdes statues de chevaliers debout sur son fronton, et par laquelle on entre dans la cour.

Une fois dans cette cour, l'œil se perd, s'égaré, erre de beautés en beautés, et ne sait à laquelle s'arrêter. Avant tout, je demande au cher capitaine de nous donner un guide qui nous explique chaque chose, et, mon crayon à la main, je me tiens au port d'arme, prêt à prendre mes notes, et à écrire mes impressions. C'est une fort jeune fille, presque une élégante, qui nous est donnée comme cicérone. Elle en a l'habitude; sa jeune mémoire ne doit rien perdre : acceptons-la à l'inverse de Rastadt, où ce fut un vieillard qui nous guida; ici ce sera une femme entrant à peine dans la vie, qui nous parlera des temps passés, assis sur les ruines. D'ailleurs cette enfant sait le français, est catholique, ne manque pas de poésie dans l'expression. En route donc!

Nous étions en ce moment abrités contre le soleil par le mauvais toit d'un vieux puits, situé dans l'angle de la cour principale. La jeune fille nous fit remarquer les colonnes qui supportaient ce misérable toit.

— Jadis elles ornaient le palais impérial de Charlemagne, à Ingelheim, nous dit-elle...

Et à ce nom vénérable, d'un commun accord, nous nous découvrons dans un sentiment de respect, mais aussi d'admiration.

N'attendez pas de moi que je vous mette sous les yeux, pièce par pièce, ces mille monuments grandioses qui composent le château d'Heidelberg, grand comme une cité,

et que je vous crayonne les portes, les poternes, les tours, les tourelles, les cariatides, les gloriottes, les rosaces, les voûtes, les arceaux, les colonnes, les fenêtres, les archivolttes, les entablements, les beautés de toutes sortes qui miroitent de toutes parts, qui nous rappellent partout, qui fascinent du regard, et semblent sortir de la poussière de leurs ruines comme pour entendre les cris de votre enthousiasme, et les soupirs de votre extase.

Ici, Rodolphe I<sup>er</sup>, l'aveugle, mis en possession d'Heidelberg, par le traité de Pavie, qui révèle son existence récente, 1300, érige le premier bâtiment, solide encore malgré sa chute, magnifique encore nonobstant ses crevasses et ses rides, puis la *chapelle*, dont les restes servent de cave à un tonneau gigantesque.

Là, Raprecht, ou Ruppert, ou Robert, construit l'*aile Ruppert*, qui fait la gloire de son nom, et imagine ce merveilleux *balcon*, qui permet au regard de s'égarer sur le Neckar, sa vallée, la vieille ville d'Heidelberg, le Rhin, ses plaines, Manheim et les Vosges.

— Cet escalier conduisait aux étages supérieurs, nous dit notre cicérone : mais je ne vous y conduirai pas sans vous avoir dit que Louis III, successeur de Robert, mit en prison, dans cette aile Ruppert, le pape Jean XXII, et qu'ayant laissé le trône à Louis IV, dit le Débonnaire, en 1425, il advint, sous ces vieilles voûtes, dans ces chambres délabrées, par cet escalier déchiré, une de ces aventures que raconteraient ces murailles, si la parole leur était donnée.

— Une légende, amis ! s'écria Julien.

Nous nous rapprochons tous, bouche béante, et la jeune fille nous dit :

— Ce Louis IV avait un frère du nom de Frédéric, qu'il aimait au point de lui faire partager son pouvoir, mais qui était odieux à une foule de vassaux dont il réprimait les exactions. Parmi eux se signalaient surtout Guillaume et Jacques de Luzelsteen. Leur audace alla bientôt jusqu'à prétendre marcher son égal. Mais humiliés par celui qu'ils voulaient perdre, leur haine ne connut plus de bornes.

Alors existait ce fameux tribunal secret de la Sainte-Vehesme, si long-temps l'effroi de l'Allemagne. Les deux frères en étaient membres. Ils lui dénoncèrent le comte palatin, comme coupable d'hérésie, l'accusant d'un commerce criminel avec les malins esprits, d'où lui venait toute sa force aux jours de combat.

Sur ce, grand émoi. Mais comment s'emparer de Frédéric ? On eut recours à une apparition mystérieuse adroitement ménagée.

Or, un jour, on voit arriver à la cour d'Heidelberg deux chevaliers étrangers. Ils y étalent une magnificence suprême, et Louis IV, estimant leur présence à honneur, les comble de soins et de marques d'affection. Mais voici que son secrétaire, le fidèle Kermund éventa de mystérieuses entrevues entre une dame du palais et les étrangers. Il dé-

couvre même que c'est au comte Frédéric que l'on tend un piège, et dès-lors deux de ses amis veillent constamment sur lui.

Une nuit, pendant l'heure la plus solennelle, au moment le plus sombre, les conjurés pénètrent jusqu'à la chambre de l'électeur. Une lampe brûle près de son lit; mais sa faible lueur se reflète imparfaitement sous les arcs de cette voûte gothique, car c'était là, voici l'endroit du lit, celui de la lampe...

— C'était là? dis-je, le front pâle, et les yeux allumés.

— Le prince dormait du plus paisible sommeil, continue la jeune Allemande. Partout le repos s'est appesanti sur le Jettenbulh; et s'il arrivait qu'il y fût interrompu, ce n'était que par les cris des sentinelles assises près du foyer dans les petites tours du guet.

La cloche achevait à peine minuit, qu'un spectre sous les apparences de la vierge Marie, et l'aurole sacrée autour de la tête, s'avance dans la chambre de l'Électeur :

— Louis, Louis, Louis! dit-il d'une voix sinistre.

Ces accents, effrayants dans le silence, réveillent le prince. Il croit entendre la voix de sa noble épouse, Marguerite de Savoie. Il l'appelle même par son nom.

— Eveille-toi, Louis, continue le spectre, et me regarde!

Enfin l'Électeur tourne les yeux, mais il s'écrie :

— Grand Dieu! qui es-tu? que veux-tu?

— N'appréhende rien, mon fils... répond le fantôme. La bénédiction de la mère du Sauveur ne peut que servir à ton âme.

La prétendue vierge Marie lui déclare, à l'aide de mille insinuations, que le comte Frédéric n'est qu'un hérétique, un traître à Dieu, un parjure à son frère.

Louis IV résiste : il ne peut croire aux révélations d'en haut.

Aussitôt un horrible bruit de chaînes part de l'antichambre; la porte crie sous ses gonds, et apparaît un grand et affreux diable qui fait les gestes les plus menaçants.

L'Électeur tremble, ses cheveux se hérissent; il s'évanouit.

Alors deux chevaliers armés de toutes pièces, aux armures noires et couvertes d'étoiles de feu, aux poignards brillant dans leurs mains, remplacent le diable. Et, quand l'Électeur est revenu à lui, ils se déclarent ambassadeurs de la sainte Vehesme, lui ordonnent de lui remettre Frédéric, son frère, et se dirigent, avec lui, en hâte près de l'innocent accusé.

Déjà Satan les avait devancés. Enhardi par le silence du lieu, ce grand diable se met en face de Frédéric, endormi, là... Venez, passez ici, voici la chambre...

— C'était là? dis-je encore tout effrayé...

— La vue de son ennemi tranquillise le conjuré sûr de son succès. Déjà son poignard est levé, lorsque soudain, dans cette autre chambre, un mouvement se fait... continue notre guide! sans tenir compte de ma question.

L'assassin s'arrête: il regarde...

*Excursions.*

Voici qu'un des amis de Kermund, qui veillait sur le comte, s'élança l'épée à la main, tue le diable, empêtré dans son déguisement, et, mettant le pied sur son cadavre :

— Meurs, scélérat ! crie-t-il de toute la force de sa voix.

C'était le moment où l'Électeur s'avancait escorté des deux chevaliers. Ceux-ci se croient vendus, et n'ont rien de plus pressé que de gagner l'escalier que voici. Louis IV reste seul : il arrive pâle, tremblant, sa lanterne à la main, et, en face du spectacle qui l'attend, s'évanouit de nouveau. On le croit mort : jugez du désordre.

Enfin, il recouvre ses sens, et le jour arrive éclairer ce mystère. On ne trouve plus les chevaliers ; on ne rencontre pas davantage une certaine comtesse, que l'on suppose avoir joué le rôle de la Vierge. Et Louis comprend l'intrigue dont on voulait le faire le complice.

A quelque temps de là, Frédéric I<sup>er</sup> était souverain d'Heidelberg.

Bientôt vainqueur de ses ennemis à la bataille de *Seckenheim*, près de Manheim, il en fit un grand nombre prisonniers. Alors il les conduit à Heidelberg et les invite, dans cette salle, à un splendide festin. A peine à table, voici que les vassaux demandent du pain.

— Vous demandez du pain ? leur dit Frédéric. Comment pourrait-on vous en donner ? Vos soldats n'ont-ils pas saccagé les guérets et brûlé les moissons ? Retenez cet exemple, et rappelez-vous que de telles barbaries, si fort au-dessous de l'homme, le sont davantage de nobles chevaliers, puisqu'elles amènent de si grandes calamités.

L'histoire a enregistré ce fait sous le nom de *Repas sans pain*.

— Vous comprenez que je ne voudrais pas dormir une nuit, seul dans ces ruines, après de tels récits, nous dit le pauvre Gustave, pâle d'effroi, et regardant derrière lui s'il ne verra pas lever quelque fantôme.

Mais laissons les légendes et suivons notre guide.

Après la *Chapelle* et le bâtiment de Rodolphe I<sup>er</sup>, vers 1300 ;

Après l'*Aile de Ruppert*, et le *grand Balcon* de Ruppert, en 1400 ;

Après un commencement de bibliothèque, fondée par Louis III, dit le *Pieux*, parce qu'il avait été en Palestine, et surnommé le *Barbu*, parce qu'il en rapporta une longue barbe, et qu'on pourrait appeler le savant, puisqu'il surveillait lui-même l'éducation des enfants que lui avait donnés Mathilde de Savoie ;

Après le règne de Louis IV, le *Débonnaire*, héros de ma légende, qui ne fit rien, prématurément enlevé à un règne de douceur et de bonté ;

Voici venir son frère, Frédéric I<sup>er</sup>, surnommé le *Victorieux*, ne devant pas se marier afin de laisser le domaine aux enfants de son frère, mais qui n'en épouse pas moins la belle Clara de Detten, et qui, maître de ses ennemis, leur fait le repas sans pain.

Alors l'*Arsenal du Château*, d'une part,  
*La Tour de Frédéric le Victorieux*, plus tard la *Tour fendue*,  
*La Grande Chancellerie*,  
*Le Jardin de la douce Clara*, viennent tour à tour décorer la résidence d'Heidelberg,  
 vers 1450.

C'est ensuite la magnifique *Tour octogone*, dite aussi la *Tour de la Cloche*, parce  
 qu'on met une énorme cloche en son donjon, laquelle salua pour la première fois son  
 maître et seigneur, lorsqu'il se trouvait au milieu des belles plaines qu'arrose le Rhin,  
 revenant, en juillet 1534, d'une visite en Lorraine ;

Et puis l'*Arsenal de la forteresse* ;

*Le Nouveau Palais*, dit le *Palais de Louis* ;

*La Tour du Géant*, dite aussi *Tour du Guet*, dite encore la *Tour de la Grand'Porte*,  
 toute revêtue de belles pierres, toute décorée de chevaliers de marbre, et la seule du  
 manoir qui soit carrée ;

*La Tour-Jamais-Vuide*, ce qui prouve qu'elle renfermait les richesses du château ;

*Le Bâtiment de l'Économie* ;

*La Grande Place d'Armes* ;

*Le Grand Rempart du château* ;

*La Rondelle*, qui viennent à leur tour, et par les mains du seul Louis V, vers 1550  
 et 1560, ajouter à la puissance et à la force d'Heidelberg ;

Puis, Othon-Henri, vers 1580, met l'œuvre en mouvement dans son manoir, et sort  
 de terre l'indescriptible *Rittersaal*, ou *Palais des Chevaliers*, avec ses salles merveil-  
 leuses, ses admirables cheminées, ses splendides peintures, ses voûtes exquises de cise-  
 lures, ses gloriottes, ses pignons, ses lambris, ses statues, ses sculptures, tout  
 dentelles, guipures, magnificences de l'art italien, et prodiges du goût et de la  
 richesse ;

Mais là ne s'arrête pas Heidelberg, taillé pour être désormais le type de la force et de la  
 beauté. Voyez-le s'élargir sur son *Jettembulh*, et après 590, par le vouloir de Frédéric II,  
 élever :

*La Tour de la Bibliothèque*, devenue plus tard la *Tour de l'Apothicairerie* ;

*La Nouvelle Cour*, palais superbe ;

*Les Murs de défense du Château* ;

*La Porte extérieure de la Forteresse* ;

*La Porte du Musée du Château*, avec pont-levis, courtines et barbicanes ;

Et comme après les prodiges, il y a d'ordinaire un repos, si Frédéric III ne  
 fait rien ;

Si Louis VI n'ajoute rien à Heidelberg ;

Si le premier grand *Tonneau* vient signaler, seul, le règne de Jean Casimir, à l'occasion

et comme monument de l'hospitalité qu'il donne à Luther, Calvin, Mélancthon et autres novateurs, amis de la révolte et ennemis de la soumission, et dans ce monument, moi, Émile Daurey, je vois un horrible épigramme, qui me fait croire que Jean Casimir n'était peut-être pas si fort dévoué aux sectaires qu'on l'a cru, car ses ancêtres et ses successeurs étaient de sentiments bien opposés;

Au moins *le Petit-Rempart*;

*L'Hôtel de la Monnaie*, avec quatre tourelles aux angles;

*La Porte du Nord*;

*La Fontaine du grand jet d'eau*;

*La Grande Halle*, sous le balcon de Ruppert;

Les *Charmanes Guérites*, sur le même balcon, remplacées plus tard par les pavillons d'aujourd'hui;

Et *la Nouvelle Chapelle*, consacrée à sainte Udalrich, qui devint bientôt si fameuse par ses trésors et sa beauté, que le Pape Jules III la proclama la première chapelle de l'Allemagne, attestent que le goût des constructions et le désir d'embellir Heidelberg n'était pas perdu, puisque Frédéric IV savait produire de pareilles œuvres.

J'ajoute que le même Frédéric IV créa la magnifique *Terrasse*, d'une longueur telle qu'elle longe tout le Frésenberg, et la petite vallée qui est au-dessous, et permet de contempler le développement et les ravissantes beautés du côté Est d'Heidelberg.

Alors succède Frédéric V, vers 1620, et aussitôt s'élèvent :

*La Maison de Plaisance*;

*Le Bâtiment de la Tonnellerie*;

*La Volière*;

*La Ménagerie*, entre la Terrasse et la Tour-Fendue;

*La Grosse Tour*, douée d'un écho si étonnant, que la personne parlant proche du mur et à voix basse est entendue fort distinctement au bout opposé de la salle, à une distance de plus de cent pieds;

*La Grande Grotte*, dont le portail a laissé tomber ses sculptures, sans perdre ses lignes architecturales;

*La Porte Élisabeth*, conduisant à la grande Terrasse, et ainsi nommée, parce que le prince l'éleva par galanterie pour sa femme, fille de Jacques II, roi d'Angleterre, et petite-fille de l'infortunée reine d'Écosse, Marie Stuart;

Et enfin le *Palais Anglais*, consacré à la même princesse.

Arrive 1650, et avec lui Charles-Louis, et peu après, voici :

*Le jeu de Balle*;

*La Ceinture des ouvrages avancés*;

*Le Bâtiment de Charles-Louis*;

Et *la Tour-Charles*, si bien détruite, qu'on désigne son emplacement par ces mots

expressifs : où fut la *Tour-Charles* ! poussent comme par enchantement tout autour de cette immense réunion de palais.

Charles-Philippe, en 1700 joint à ces œuvres :

*La Fontaine des Princes* ;

Et Charles-Théodore, pour payer son tribut à l'héritage de ses pères, construit :

*La grande Guérite de pierres* ;

*Le Corps-de-Garde* ;

Et enfin le *second Grand Tonneau*, qu'il place dans les bas fonds de la première chapelle, celle de Rodolphe...

Oserai-je dire qu'Heidelberg possède en outre :

*La Maison du Plumage* ;

*Le Pavillon des Oiseaux* ;

*Et la Ménagerie des Lions.*

Je vous énumère une infinité de merveilles, mes amis ; mais en même temps qu'on nous les signale, à nous, nous avons la jouissance sans égale de les parcourir, de les fouler aux pieds, de les toucher, de les voir, de les admirer.

Ici, la Tour de Frédéric le Victorieux, devenue la Tour-Fendue depuis que le canon de Mélac, le brigadier des armées de Louis XIV, l'a mise à jour, en détachant, d'un seul bloc, un tiers de la tour de ce géant. Et vraiment, à quelque chose malheur est bon, car cet accident produisit une ruine de l'effet le plus pittoresque, unique en son genre. On en voit les trois étages superposés, ayant contenu chacun une ligne de batteries, et montrant encore à leurs voûtes les anneaux de fer destinés à faciliter la manœuvre des pièces d'artillerie. Oui, cette tour est plus admirable dans sa chute qu'aux jours de sa splendeur. Il semble que ce bloc de granit, moitié debout, moitié couché dans le fossé, n'attend qu'une force capable de lui faire sentir le mouvement pour reprendre sa place, et rendre à la tour sa rondeur primitive. Quand on se place près de la Fontaine du-Prince, on en distingue à merveille le beau-coup d'œil, car on voit alors les superbes colonnes gothiques superposées, qui se continuent à chaque étage intérieur, pour supporter les voûtes, et rien n'est gracieux comme la galerie ouverte qui couronne le tout, et les jeunes arbres, qui, s'élançant de la pierre crevassée, forment le panache du casque de ce Goliath.

Là, c'est le grand Balcon du Ruppert, supporté par les piliers qui ont produit, au-dessous, la grande Halle de Frédéric IV. Sur sa plate-forme nous nous trouvons en plein air, et nous admirons les deux pavillons à quatre faces qui en décorent les extrémités. La longueur toute entière du Balcon domine le plus riche horizon qu'il soit possible d'imaginer ; la ville d'Heidelberg, le Neckar qui roule au-dessous ses flots mugissants ; la vallée qui tourne vers la Forêt-Noire, les bois de l'Heiligenberg, les montagnes de l'Odenwald, le Rhin, Manheim, dont les clochers produisent au loin l'effet de



cordages et de mâts de navires, vus dans un rayon de soleil, les Vosges, la France... Aussi faisons-nous dans cet endroit une pose délicieuse. D'ailleurs nous y trouvons nombreuse compagnie de promeneurs, touristes, étudiants, professeurs de l'Université fameuse de la ville, prêtres, dames aux ébouriffantes toilettes, qui viennent sur ce balcon grandiose respirer l'air du soir, se reposer sous les logettes qui remplacent les antiques et charmantes guérites sexagones, s'appuyer et deviser sur les balustrades. Toutefois, ce lieu charmant se trouve empoisonné d'étudiants, qui, là surtout, affectent de braver toute convenance, échappent à toutes les règles de la bienséance, et, excentriques dans leurs idées comme dans leurs costumes, coiffent sur l'oreille une coquette petite casquette, et vous fument dans le nez le tabac de leurs longues pipes de Meerschaum, semblant dire par leurs regards :

— Nous ne craignons qui que ce soit !

— Beaucoup de ces jeunes drôles ne manquent assurément pas de connaissances, dit M. Verbedur, d'un ton de mauvaise humeur : mais néanmoins on peut flétrir leur manque de savoir-vivre, et dire d'eux, si peu solides sur mille choses :

*Grammaticus, Pihetor, Geometres, Pictor, Alipetes, Augur, Scenobates, Medicus, Magus, etc.*

— Parez-moi cette botte, écoliers mes amis ! dit Julien, en coudoyant l'un d'eux pour se faire place.

Pour moi, la petite casquette d'étudiant d'Heidelberg m'a plu, et dès demain, si ma mère... vous devinez, lecteur ?

Tout près de là nous entrons dans la chapelle de Saint-Udalrich, ayant encore sa chaire, son autel, et bon nombre d'ornements dessinés par l'architecte. L'aspect de cette ruine fatigue. L'œil essaie de s'y fixer, et rencontre tant de sculptures, qu'il se baisse, épuisé.

Tout près encore, nous descendons dans le souterrain, formé d'une portion de l'ancienne chapelle de Ruppert. C'est là que les Palatins, dans l'espace d'un siècle et demi, avaient rassemblé une douzaine de gros tonneaux, d'une capacité de vingt à quatre-vingts mille bouteilles. De tous ces tonneaux il n'en reste plus que trois ; l'un, petit et ordinaire, mais d'un beau travail, car il n'a pas de cercles ; des deux autres, le premier, celui de Jean Casimir, fort curieux par son âge d'abord, par sa monstruosité ensuite, puis par l'ornementation superbe de sa structure, et aussi par les coups de hache que lui donnèrent jadis les Français, dans le sac d'Heidelberg, en 1689, pour hâter la sortie du vin dont ils étaient altérés, sans pouvoir réussir

à le percer, comme on le voit; et le second, intact, tout heureux de ses flancs rabondissants, mais surtout orgueilleux et fier de montrer cette inscription :

PAR ORDRE DE S. A. ÉLECTORALE,  
 CHARLES-THÉODORE,  
 CE GRAND TONNEAU A ÉTÉ CONSTRUIT  
 PAR LE MAITRE TONNELIER DE LA COUR,  
 ENGLER,  
 EN L'ANNÉE 1751.  
 IL CONTIENT 236 FODRES, OU 283,800 GRANDES BOUTEILLES.

Un escalier, fait tout exprès, avec rampe ouvrée, conduit sur la bonde de ce tonneau, où une galerie carrée de six pieds vous reçoit. Nous faisons cette ascension, et, arrivés au sommet, Gustave chante une barcarolle à l'orifice du tonneau, qui répond en sourdine. On nous raconte que, par fois, des sociétés joyeuses s'amusaient à danser sur cette bonde, aux sons d'un orchestre improvisé.

Ajoutons qu'autrefois les communes du voisinage d'Heidelberg venaient vider leurs contributions de vins dans ces tonneaux. C'est ce qui explique leur énormité.

A côté du grand tonneau, j'avise une statue en bois, d'une taille raccourcie, qui m'étonne.

— Quel est ce personnage? dis-je à notre guide.

— Le nain Perkio, le fou du palatin Charles-Philippe, me répond-elle. Ce nain buvait comme un géant, et il ne reculait pas devant quinze bouteilles de grande mesure, qu'il absorbait chaque soir avant de se mettre au lit. Si, par hasard, il arrivait qu'il ne fût pas d'humeur à boire la ration, le palatin, les dames et les chevaliers s'amusaient de son impuissance : on fouettait le pauvre Perkio. A défaut de faire rire par trop bien boire, on faisait pleurer le nain, dont la grimace était comique. Rire de son plaisir ou de sa douleur, c'était toujours rire! Et dans les cours d'alors on avait besoin de tant de distractions!

— Alors on dresse des statues à tous les genres d'illustrations? dit le grave René.

— Quel triste sort pour lui de faire faction maintenant à côté des tonneaux vides! ajouta madame Daurey.

— Et cette sorte d'horloge, dites-m'en l'usage? demanda M. Verbedur, en montrant une boîte carrée fixée à la muraille.

— Cette boîte est l'ouvrage de ce nain, qui s'amusaient à monter son horloge comme ceci, en tirant cette ficelle, et lorsqu'un seigneur de la cour désirait savoir l'heure :

— Voyez vous-même... disait-il.

Et M. Verbedur, contrefaisant le margrave, décrocha la ficelle en question, et im-

médiatement un énorme renard lui sauta à la face, à notre grande satisfaction. Mais ne vous effrayez pas, lecteurs, c'était un renard empaillé. M. Verbedur en fut quitte pour la peur.

Enfin, après bien des marches et des contremarches à travers d'humides souterrains, près d'oublies mal odorantes, le long de salles basses nauséabondes, en glissant d'ici, delà, d'un escalier poudreux à des rampes chancelantes, nous arrivons à la fameuse tour octogone. Alors M. Verbedur et madame Daurey s'arrêtent pour étudier certains détails d'architecture; mes amis se groupent pour s'amuser et rire de deux singes qui soutiennent le cartel des armoiries de Louis V, placées en éventail au fronton de la porte; moi, j'avise un escalier, je monte.

Vrai, j'étais ivre, ivre de la senteur de ces vieux murs, ivre de la poésie de ces ruines, ivre des souvenirs qu'évoquait la jeune fille dont, comme une sybille des temps antiques, la robe blanche flottait au vent du soir à travers les débris et les décombres, les pariétaires et les campanules des tombeaux. Donc, je monte. J'atteins le premier étage. Une salle avec ses fenêtres ouvertes, hélas! depuis long-temps et jamais plus fermées. Un balcon a dû régner tout autour, car une saillie s'avance au-dessus du précipice. J'approche. La tête me tourne. Il n'y a pas de balustrade pour me retenir. Je rentre. Un petit tourillon se montre à moi. Plus d'escalier en spirale. Le vide a été fait dans cette tourelle. Une échelle droite le remplace. Je veux voir: pour voir il faut gravir. Je gravis. Une autre salle. Quelle vue! des fenêtres défoncées, des crevasses ouvertes par le bras du temps! Une lanterne-escalier encore. Il y a un dernier étage pour atteindre le sommet de la tour. Je monte. J'arrive. Je suis à une élévation prodigieuse. Je n'entends plus les voix de mes compagnons de voyage. Je me trouve entre le ciel et la terre. Que la nature est belle!... Voici le soleil qui nage dans les dernières vapeurs de l'éther bleu: il va se coucher. Que c'est beau, mon Dieu! Que vous êtes grand dans vos œuvres! Même au milieu des ruines, que la terre offre de belles choses au regard de l'homme! Heidelberg et ses palais crevés, démantelés, perforés, éventrés, sont là au-dessous de moi. La ville se dessine plus bas dans la brume du soir... Voici le Rhin là-bas: ici le Neckar. Que de montagnes! La riche vallée! L'immense plaine! Jusque sous mes pieds de la verdure. Les oiseaux qui ont volé sur cette tour, les vents qui l'ont frappée de leur colère, y ont porté des graines, et voici des mauves, un liseron, de la gentiane, deux prunelliers, un acacia. Je m'assieds sur une pierre qu'un boulet de Louis XIV a fait éclater. Voici le rond du projectile. Que de noms sur ces granits! Comment, pas un bruit ne me vient aux oreilles? Tout au plus si le Neckar mugit assez fort pour que je l'entende. Douces brises! Oh! voici le soleil qui se couche. Encore une moitié de son disque. Plus qu'un filet lumineux. C'est fini. Les nuages sont empourprés de ses rayons. La soirée commence. Enfin, l'Angelus sonne... Je ne suis pas seul vivant sur ce point du globe.

Mais, avant moi, que d'autres ont passé là, sous ces poternes, dans ces cours, par ces

chemins de ronde, de ce Rittersaall dans cette Chapelle, de la Tour-Jamais-Vide dans la Salle du Guet.

Sur cette montagne, le *Mons Abraham* des temps reculés, le *Firus* du moyen-âge, l'*Heiligenberg* de notre époque, que de pieds se sont posés !

Jupiter et Mercure ont eu là des temples de par les Romains, ces grands envahisseurs du monde.

Avec leurs ruines Clovis fit un palais qu'habitèrent les Mérovingiens, puis les Carlovingiens.

Puis, avec leurs décombres, Louis de Germanie fit un monastère.

Attila a passé là ; Clovis y a demeuré ; Conrad s'y est assis ; Frédéric-Barbe-Rousse y a couché ; Charles le Téméraire y a serré la main de Frédéric le Victorieux ; Gustave-Adolphe y a campé ; Turenne l'a assiégé ; Custine l'a pris. Où sont-ils ?

Des palatins qui ont régné sur ces murs, beaucoup ont porté la pourpre impériale. Où sont-ils ?

Un pape, Jean XXII, Balthazar Kossa, y fut tenu en prison par Louis III, le Barbu, le Pieux, oui, le pieux, car il prenait les intérêts d'un Dieu oublié.

Deux fois le Seigneur du ciel a fait tomber ses foudres sur ces palais des seigneurs de la terre et les a incendiés.

Mélancthon a fait ici ses études.

Jean Hus y a été captif.

Luther et Calvin s'y sont réfugiés près de Jean-Casimir.

La guerre de Trente-Ans a bombardé, saccagé, éreinté ces magnifiques monuments du talent architectural de divers âges.

Aussi, pourquoi Frédéric V s'empara-t-il de la couronne de Bohême malgré son suzerain l'empereur Ferdinand, en 1619 ?

Et pourquoi, en 1687, malgré Louis XIV, qui y avait des droits par le mariage de son frère Philippe d'Orléans avec Élisabeth-Charlotte, fille de Charles-Louis, qui, en mourant, laissait sa fille héritière d'Heidelberg, en qui sa race finissait, le vieux Philippe-Guillaume amena-t-il la guerre de la succession d'Orléans, que Mélac, M. de Lorges et d'autres menèrent à si rude fin ?

Voici où Mélac, le Mélac si farouche qu'encore aujourd'hui on dit d'un mauvais drôle dans le pays le mot flétrissant : C'est un Mélac ! voici où Mélac a campé. Là étaient les canons de son artillerie, commandée par M. de Chamilly. Ici se tenait le régiment de Picardie, aux ordres de MM. de Coste et Despic. Rongée par sa base, la Tour-de-Frédéric a dû tomber, et dans le baptême de feu prendre le nom de Tour-Fendue.

Qu'elle fut terrible cette guerre de Mélac, l'homme de Louis XIV, cette guerre de la succession d'Orléans ! Et combien avait eu tort l'électeur palatin Philippe-Guillaume d'oublier que le roi de France brisait, comme le tonnerre, tout ce qui se dressait sur son

passage. Aussi ce bel Heidelberg fut-il pris, repris, démoli, rebâti, démoli encore, puis si profondément battu en brèche, lézardé, fendu, pourfendu, jeté au vent, que tout est ouvert ici, les portes et les fenêtres, les toits et les ravenelles, la maison de Dieu et celle de l'homme, et que la Tour-Jamais-Vide est vide !

Mais dans ces ombres qui se font, là, parmi ces ronces et ces broussailles, de ces sépulcres ouverts, de ces tombeaux profanés, ne serait-ce pas les grands squelettes de Louis le Barbu, de Frédéric le Victorieux, d'Othon-Henri, de Louis V, qui se lèveraient pour venir grelotter et gémir sur les ruines ? La pensée que trois empereurs, un pape, deux rois, y ont lancé leurs foudres sur leurs domaines doit leur être si amère dans leurs tombeaux ! Louis de Bavière, Adolphe de Nassau, Léopold d'Autriche n'ont-ils pas assiégé ces murs ? Pie II n'a-t-il pas poursuivi de son excommunication des esprits rebelles sous les tours de ce géant ? Gustave-Adolphe et Louis XIV n'ont-ils pas eu leurs armées campées sur les rampes de ces montagnes ?

Et de tous ces hommes passionnés, que reste-t-il ? Mais dans le vent de la nuit bien des voix lugubres doivent pousser leurs sanglots sur ces enceintes tombées.....

— Qu'est-ce ? dis-je en frémissant.

Emporté par les mille pensées qui roulaient leurs flots dans ma poitrine, je crus entendre le canon retentir dans la profondeur de la vallée. Je crus entendre le bruit de fantômes frôlant leurs suaires funèbres sur les plantes sèches de la tour et contre les granits des meurtrières. Je me levai, rapide et raide.....

— Enfin, le voici ! dit une voix...

C'était M. Verbedur qui me cherchait, après avoir envoyé mes camarades dans toutes les directions.

— Malheureux ! me dit-il, votre mère se meurt ! Elle vous croit tombé dans quelque abîme. Descendons bien vite pour la rassurer.

Je voulus regarder encore l'horizon. Il n'y avait plus d'horizon. Je m'étais oublié dans mes rêveries, et la nuit était venue, fraîche, chargée de douces senteurs. Les étoiles brillaient aux cieux. Que c'était beau !

— Chère ange de Dieu ! clamai-je en me jetant dans les bras de ma mère...

— Mon enfant ! fit-elle en me pressant sur son cœur.

Une demi-heure après, chers lecteurs, nous soupions au frais, abrités par des orangers et des tilleuls, à l'endroit même où jadis avaient été les petits fossés, comblés aujourd'hui, en face de la Tour-Fendue. Là, sur une pelouse verdoyante, une *restauration* s'est établie à l'usage des amateurs de ruines et de musique ; car, pendant que nous mangions, éclairés faiblement par quelques bougies qui tremblottaient au souffle de la nuit, un orchestre allemand assaisonnait de ses symphonies notre repas silencieux. Je dis silencieux, car si l'on causait aux autres tables, nous, nous gardions le silence. Comment ne pas être impressionné en face de ces ruines sans égale ? Non, pour moi, jamais soirée ne fut plus

délicieuse. Musique exquise, comme en savent faire les Allemands, vue des ruines; et avec cela, bientôt, une lune blanche, pure, douce, qui s'éleva lentement dans les cieux et vint blanchir le bel Heidelberg, ses tours, ses créneaux, les pignons ciselés de ses palais, les dentelles et les guipures des tourelles, de ses pâles rayons d'argent. C'était sublime! On pouvait croire que dans cette nuit mystérieuse et calme la magicienne Jetta allait reparaître sur les décombres pour débiter en vers étranges d'incompréhensibles prédictions, ou que les spectres des cinq races d'électeurs palatins qui avaient possédé successivement ce manoir, les Simmern, les Wittelsbach-Simmern, les Pfalz-Neubourg, les Salzbach, les Zœhringen, allaient se montrer parmi ces murailles à jour, ces parois enfumées et ces granits aux teintes chaudes.

Songez un peu combien dut être charmant notre retour à l'hôtel, par ce beau ciel de saphir de la belle vallée du Neckar, et le long de ses rives, lorsqu'à son murmure se joignaient, au loin, les cantilènes d'étudiants modulant en chœur quelque mélodie d'Haydn!

Nous avons vu Heidelberg sous les chauds rayons du jour, nous l'avions vu au soleil couchant, nous l'avions considéré sous un délicieux clair de lune, il nous restait à le contempler au lever du soleil.

J'en formais le projet, pendant la nuit, lorsque, soudain, nous sommes réveillés par des cris sinistres qui partent de la chambre de M. Verbedur. J'accours en même temps que mes camarades, réveillés comme moi. Quant à René, c'est comme un sourd carillon qui s'échappe des flancs de sa *cathédrale*, tant il ronfle fort! Je pensais trouver quelque assassin, debout, le poignard à la main, près du chevet de notre cher maître. Il n'en était rien. Tout prosaïquement, le digne homme rêvait..... qu'un affreux serpent le poursuivait dans des ruines sans issue.

C'étaient les sorbets de la veille qui rendaient mauvaise la digestion de son pauvre estomac.

Le calme rétabli, je repris mon projet. Voici comment je l'exécutai :

J'avais avisé, la veille, que sous les fenêtres de notre hôtel stationnaient une douzaine de calèches. A peine fit-il jour que je mis le nez à la fenêtre, et je vis avec bonheur un cocher assis sur son trône, et fumant déjà sa pipe pour chasser le brouillard du matin. Je lui jetai quelques kreutzers en disant :

— Allez boire le coup du matin, l'ami, et gardez-moi votre voiture. Il y aura une *bonne-main* solide.

Bonne-main veut dire pour-boire en ces contrées.

Sur ce je m'habille, je réveille mes camarades d'abord, M. Verbedur ensuite, pâle encore de l'effroi du dragon des ruines; enfin je vais déposer sur le front de ma mère un long baiser qui lui fait m'ouvrir ses bras.

— Mais qu'y a-t-il? me demande tout le monde ébahi.....

— Il y a, m'écriai-je, que le feu est à la maison!

Il fallait voir comme ma société se mit en mouvement. C'était à qui se dépêcherait le plus vite.

— Sauvez mes malles ! criait ma mère.

— Sauvons-nous d'abord ! répondis-je.

Bientôt tous, petits et grands, furent prêts. On descendit en hâte.....

— Mais il n'y a de feu nulle part... fit M. Verbedur, qui, ayant assez mal attaché le vêtement nécessaire, regardait à deux fois à mettre le nez dehors.

— En voiture ! en voiture ! dis-je.

— Mais ne partons pas sans nos malles... reprit ma mère.

— Nous les retrouverons... dis-je.

— Alors, où est donc le feu dont tu parles ? demanda-t-on.

— Sur le Koenigsthul, que le soleil dorera de ses premiers rayons quand nous atteindrons son siège royal... répondis-je.

Et faisant caser mon monde dans la calèche, en le serrant un peu, je prends place près du cocher.

— A la Fontaine-au-Loup, au Wolfsbrunn ! lui dis-je.

Nos deux coursiers volèrent. Mais on fut bientôt aux rampes de la montagne, puis, les rampes franchies, on aborda les hauteurs. Rien n'égalait le soin du cocher pour ses chevaux. Cet homme, je regrette de ne pas savoir son nom, était un cocher modèle. Je donnerais quelque chose pour que nos butors de France lui ressemblassent. Il se serait volontiers attelé à leur place pour leur éviter la fatigue.

Enfin,

*Par un chemin montant, sablonneux, malaisé,  
Mais pas encore au soleil exposé...*

nous abordons un charmant chalet, où des buveurs allemands sont attablés déjà, fumant leur odieux calumet, et chantant des romances... françaises.

Quelle vue, chers lecteurs, quelle vue !

Nous n'y trouvons plus, il est vrai, le tilleul centenaire qui vit jadis Jetta, et qu'une cognée impie fit tomber sous le triste prétexte qu'il nuisait aux truites du bassin de la fontaine, lesquelles truites sont en effet des plus merveilleuses à voir ; mais, en échange, Heidelberg et ses admirables ruines sont à deux cents pieds au-dessous de nous. Nous les dominons de telle sorte qu'il est impossible que le moindre détail nous échappe. Ensuite la ville, encore endormie à cinq cents pieds de notre Olympe ; et puis la vallée, blanche de vapeurs ; et puis les plaines du Rhin miroitant aux premiers rayons de l'aube ; et puis l'Heilibengen et les ruines de ses temples, changés en palais, changés en moutiers, devenus décombres ; et puis l'Odenwald, et puis le Taunus, et puis le mont Tonnerre, et puis le

Koenigsthul et sa tour dont la crête brodée de pourpre rougit sous le soleil ; et puis des ombres , et puis des chants d'oiseaux , et puis le remous du fleuve , et puis la suave harmonie du matin , et sur tout cela le soleil qui se lève , tout nous plonge dans une profonde extase....

Avais-je eu raison d'amener là ma société ?

Ah ! si j'étais poète ! Ah ! si j'étais peintre ! . . . . .

Une heure après nous étions sur la grande terrasse du château d'Heidelberg , que nous n'avions pas vue la veille. Nous errions dans les fossés ; nous mesurions la Tour-Fendue , en détachant à grand'peine quelqu'une de ses pierres. Déjà quelques ombres d'étudiants erraient sous les hauts arbres du Friesenberg , et une vieille Anglaise , bas-bleu incompris , faisait des vers sous leur kiosque. Pendant ce temps , on nous préparait le déjeuner du matin à la Restauration où nous avons soupé au clair de lune ; si bien que , saturés de beautés , rafraîchis par l'air pur , l'estomac aiguisé par cette première fatigue de la journée , nous allons faire honneur aux œufs frais , au jambon de Mayence et au vin du Rhin qui nous attendent. Camarades de voyage , vous aurez comme moi , je l'espère , une place dans vos souvenirs pour ce déjeuner d'Heidelberg ?

Il est du devoir de ma reconnaissance de dire ici qu'un très-gentil jeune homme , sachant très-bien le français , vint nous trouver à l'heure de ce far-niente , et après nous avoir fait acheter de charmantes gravures des ruines , dont , avec beaucoup d'autres , je dois composer pour ma mère , selon ma coutume , un album de notre voyage , apprenant que l'on nous avait laissé ignorer l'existence d'un musée dans le château , s'offrit de nous le faire voir. Vous comprenez que , nos forces renouvelées , nous acceptons de grand cœur.

Je ne vous redirai pas les mille curiosités que nous passons en revue dans ce musée. Armures , vêtements , meubles , tapisseries , peintures , statues , monnaies , toutes choses ayant appartenu au château , viennent tour à tour exciter notre admiration. Ici , c'est une charte que l'on prétend remonter à Charlemagne , dont on nous montre la signature ; là , une bulle du pape Alexandre IV , à la date de 1225 ; plus loin , l'anneau de Luther ; partout de ces objets dont les singularités jadis ont un nom dans l'histoire , mais dont je n'entreprendrai pas le catalogue.

Enfin , saturés de voir , et guidés par notre intéressant cicerone , qui nous fait passer sous la Grande-Halle , nous allons prendre le *Chemin des Philosophes* , au-dessous du jardin de Clara de Detten.

— Mais quelle est donc cette Claire de Detten dont le nom a souvent frappé mes oreilles depuis que nous parcourons ces ruines ? demande ma mère au complaisant jeune homme.

— Madame , répondit-il , Frédéric le Victorieux avait pris pour femme une jeune fille de sa cour , née à Augsbourg , de parents obscurs , mais qui méritait qu'un héros descendît



jusqu'à elle. Clara Detten possédait de grandes qualités ; il paraît toutefois que les charmes de sa voix surtout lui gagnèrent le prince. On sait que dans l'intimité Frédéric l'appelait sa belle chanteuse. Au reste, elle ne fut pas affectionnée de lui seul. Tout son siècle l'aima. Les poètes l'ont célébrée à l'envi. Entre les historiens, ce fut à qui parlerait des agréments de sa personne et des charmes de son esprit. La prospérité la laissa toujours bonne, douce, affable, sensible, heureuse d'obliger. Loin d'oublier les jours de son humilité, elle se plaisait à les rappeler. Le vallon du hameau de la montagne, qui était devenu son jardin, est le lieu qu'elle avait consacré à ces humbles souvenirs. C'est là qu'elle allait, nouvelle Esther, fuyant le faste de la cour, chercher dans la retraite et le silence une image de sa simplicité première. Sa postérité subsiste encore dans la noble famille des Lowenstein.

— C'est ainsi, fit madame Daurey, que la vertu laisse toujours un parfum derrière soi.....

Mes amis, pardonnez-moi, ou peut-être remerciez-moi d'arrêter enfin ma plume. Je termine. En arrivant dans la vieille cité d'Heidelberg, nous visitons son église, coupée en deux par un mur, et catholique d'un côté, protestante de l'autre ; la fameuse Université, qui possède la belle bibliothèque du château ; la *Maison des Chevaliers*, qui, à elle seule, mériterait dix pages ; le pont du Neckar, et enfin, harrassés, nous allons à l'hôtel Schreider, jouir d'un repos bien mérité.

